

mille hommes, et Loison arrivait de Wilna avec un égal nombre ; mais tous deux ne viennent que pour prendre leur part des malheurs de l'armée, s'il convient désormais de donner ce nom à un débris confus d'hommes accablés par la faim, par la soif, par un froid d'une rigueur excessive, même en Russie.

L'Europe est derrière nous et peut fermer la route ; la France va éprouver une commotion profonde à la nouvelle de nos désastres : il faut les réparer promptement pour ne pas laisser aux Russes le temps de s'avancer jusqu'au Rhin, en se grossissant peut-être des forces de nos alliés, devenus tout à coup nos ennemis ; il faut aller chercher d'autres soldats, et c'est à Paris qu'on doit les demander et les obtenir.

La nation, toujours pleine d'enthousiasme pour la gloire, et soutenue du sentiment de ses ressources, ne refusera rien à Napoléon présent et se montrant supérieur à une si grande adversité.

Il part de Smorgoni le 5 décembre, après avoir confié son projet à ses lieutenants : le commandement de l'armée est remis au roi de Naples. Cette résolution n'a pas manqué de censeurs, quoiqu'elle ait été dictée par le premier devoir d'un prince. Personne n'a exprimé la vérité à cet égard avec plus de franchise et de justice que le colonel Boutourlin, aide de camp de l'empereur de Russie :

"Napoléon, dit-il, n'était pas seulement le chef de l'armée qu'il quittait, mais, puisque les destinées de la France entière reposaient sur sa tête, il est clair que dans cette circonstance il était moins impérieux d'assister à l'agonie de son armée que de veiller à la sûreté du grand empire qu'il gouvernait." Napoléon se justifie encore mieux par quelques-unes de ces paroles que la raison rend irrésistibles : "Je suis plus fort, dit-il, alors, en parlant du haut de mon trône, aux Tuileries, qu'à la tête d'une armée que le froid a détruite."

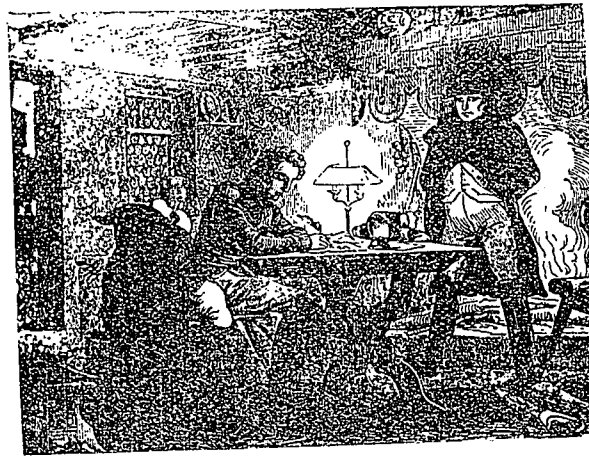
Rassuré par les approvisionnements que le duc de Bassano vient de lui envoyer, par les renforts qui arrivent successivement, par les armées du duc de Tarente et du prince de Schwartzemberg, qui sont encore imposantes, il a résolu de rallier l'armée à Wilna et de faire du Niémen une barrière que les ennemis ne pourront franchir.

Ses ordres au prince Berthier, datés de Bichitza le 5 décembre, attestent sa profonde sollicitude, ainsi que l'étendue de sa prévoyance ; et quand on considère ce qui restait de ressources sur les lieux, en matériel et en hommes, si l'hiver n'avait pas dérangé tous les calculs ;

quand on ajoute à ces ressources toutes celles que le génie de Napoléon enfanta depuis son retour à Paris jusqu'à l'ouverture de la campagne, on ne saurait douter que cet immortel capitaine ne dût se trouver prêt beaucoup plus tôt que ses adversaires, ressaisir la victoire, et dicter encore la paix, avant que la ligue du continent pût éclater contre lui.

Mais, la nuit même de son départ, un froid de 28 degrés vint mettre le comble à tant de désastres.

Napoléon, accompagné du grand écuyer Caulaincourt, de Duroc, du comte de Lobau, faisait la plus grande diligence. Il faillit être pris par un puls de cosaques aux



Berthier écrivant sous la dictée de Napoléon

ordres du partisan Sesslaven. Son étoile le sauva. Arrivé à Wilna avec le duc de Bassano, qu'il avait trouvé à Miedniki, l'état de ses magasins, qui renfermaient des munitions de toute espèce pour cent mille hommes pendant quarante jours, lui causa la plus grande satisfaction.

L'Empereur se rendit de cette ville à Varsovie, de Varsovie à Dresde, où il courut le risque d'être arrêté par suite des menées des agents anglais résidant à Vienne, sous les yeux de ce vénérable roi de Saxe, dont l'honorable fidélité venait d'accueillir avec tant de loyauté le prince à qui il devait sa couronne.

Le 15, Napoléon expédie de Dresde des courriers à son armée, à son beau-père, au roi de Prusse, et prend

la route de Leipsick et de Mayence ; le 19, après quatorze jours du voyage le plus rapide et le plus secret, il embrassait, dans la nuit, sa femme et son fils au palais des Tuileries.

Pendant qu'il ressaisissait les rênes de l'Empire, la rigueur de la saison semblait augmenter encore, chaque jour, dans la Lithuanie ; et dès lors il n'est plus de termes pour exprimer la souffrance et la profonde désorganisation du reste d'hommes qu'on pouvait appeler les ruines de la grande armée. Il y eut à Wilna, comme à Smolensk, des désordres déplorables dans la distribution des vivres ; les magasins, les hôpitaux, furent également envahis. Enfin quelque régularité s'établit à la voix des chefs.

Tous ces malheureux soldats, encore en armes, et la foule qui les accompagnait, commençaient à s'applaudir de pouvoir prendre quelque repos sans avoir à redouter les cosaques, quand tout à coup paraît l'avant-garde de Kutusoff. Loison, de Wrède, réduits, l'un à deux mille hommes par les combats, l'autre à trois mille par le froid seul, retardent avec courage l'approche de l'ennemi. Si le roi de Naples, conservant son ancienne activité, eût donné des ordres, la garnison de la ville et la garde impériale pouvaient défendre Wilna pendant plusieurs jours, quoiqu'on n'y eût pas achevé les travaux tant de fois recommandés par l'Empereur. Murat ne fit rien qui fût digne d'un lieutenant de Napoléon.

Ney, toujours le héros de la retraite depuis Smolensk, mais entouré d'une poignée de braves seulement, ne céda qu'en combattant sans cesse contre les cosaques de Platoff, la ville et les magasins que nous n'avions aucun moyen d'évacuer. Une foule de français, que rien n'avait pu arracher des asiles ouverts à leur détresse, succombèrent sous la barbarie des cosaques, et surtout sous la barbarie des juifs : plus cruels encore que les cosaques, ces derniers jetaient par les fenêtres leurs hôtes infortunés pour qu'ils périssent de froid ou fussent égorgés !

Au sortir de Wilna, le défilé de Ponary, devenus presque impraticable à cause du verglas, fut témoin de nouveaux désastres, mais aussi de traits de courage qui continrent longtemps l'avant-garde russe. Dans cette extrémité, le maréchal Ney fit distribuer à la garde le trésor de l'Empereur. Ce dépôt, confié à l'honneur militaire, fut fidèlement rapporté à la caisse de l'armée par chacun des dépositaires, à leur retour en France.

A Kowno, les mêmes revers, et quelques prodiges de valeur encore plus admirables qu'à Wilna. Il n'existe